

---

# ÉLOGE HISTORIQUE

DE

J. JULIEN DE LABILLARDIÈRE,

PAR M. FLOURENS, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

Lu à la séance publique du 11 septembre 1837.

---

LA vie de M. de Labillardière a eu, sous plusieurs rapports, une grande conformité avec celle de M. Desfontaines. Ils étaient à peu près du même âge; ils vinrent à Paris vers la même époque; ils y vinrent également pour étudier en médecine; un même goût les jeta dans la botanique, et, de la botanique, dans les voyages; enfin, une amitié constante les a liés pendant plus de cinquante années; et la mort de l'un d'eux n'a précédé que de quelques mois la perte de l'autre. Il a donc paru convenable de réunir leurs Éloges dans une même séance.

Et cependant, malgré tant de conformité dans leur vie, presque tout était contraste dans leur caractère. Autant l'un avait l'humeur douce et facile, autant l'autre présentait, au premier abord, quelque chose d'acérbe et d'austère; autant l'un avait besoin de se confier et de se donner en quelque sorte à ses amis, autant l'autre se livrait peu; en un mot,

autant M. Desfontaines, plus occupé de rechercher les bonnes qualités des autres, laissait aisément pénétrer les siennes, autant M. de Labillardière, plus frappé de leurs côtés défectueux, semblait leur cacher, à son tour, sous un esprit mordant et caustique, tout ce qu'il y avait de bon dans son âme. Aussi suffisait-il de voir l'un pour l'aimer, et fallait-il avoir pratiqué l'autre pendant longtemps pour le bien connaître, c'est-à-dire, pour découvrir à quel point et à combien de titres divers il était digne de respect et d'estime.

Jacques-Julien de Labillardière naquit à Alençon, le 23 octobre 1755. Après de très-bonnes études, faites dans le collège de cette ville, il se rendit à l'École de médecine de Montpellier. Gouan y enseignait la botanique; et M. de Labillardière eut ainsi, pour premier maître, l'ami même de Commerson, de ce voyageur célèbre, compagnon de Bougainville, et le premier naturaliste français qui ait parcouru ces terres australes que M. de Labillardière devait visiter plus tard.

De la faculté de médecine de Montpellier, il passa à celle de Paris, où il reçut le grade de docteur vers 1780.

A compter de cette époque, sa vie n'est plus qu'une suite presque non interrompue de voyages ou de recherches pour la botanique. Un premier voyage le conduit en Angleterre, où il étudie les riches collections de Banks. Un second le conduit sur les Alpes et sur les montagnes du Dauphiné. En 1786, il se rend en Syrie; et là, pendant deux années, il explore en tous sens les plaines des environs de Damas, le mont Liban, le mont Carmel, toutes les montagnes voisines.

La seule exploration du mont Liban l'occupa près d'une année entière.

Le mont Liban, comme le mont Ararat, si pittoresquement décrit par Tournefort, comme toutes les montagnes très-élevées, rassemble en quelque sorte tous les climats par les inégales températures de ses diverses hauteurs, et réunit par conséquent les productions les plus variées. Ces climats superposés donnent, au bas de la montagne, les productions des pays chauds; au milieu, celles des pays tempérés; près du sommet, celles des pays froids; et ces paroles des poètes arabes qui ont dit que « le Liban porte l'hiver sur sa tête, « le printemps sur ses épaules, et l'automne dans son sein, « pendant que l'été dort à ses pieds », se trouvent ainsi vraies à la lettre.

Revenu de ce beau voyage, M. de Labillardière se pressait d'en publier les résultats sous le titre de *Plantes* ou de *Flore de la Syrie*, lorsque tout à coup s'offrit à son ardeur l'occasion d'un voyage nouveau, et beaucoup plus important encore.

On était en 1791. Depuis trois ans que La Pérouse, quittant Botany-Bay, avait transmis l'indication de la route qu'il se proposait de suivre, on n'avait point eu de ses nouvelles. Ce long silence inquiétait la France et l'Europe entière. Le nom de La Pérouse, celui des savants qui l'accompagnaient, tant de nobles idées qui se rattachaient à son entreprise, tout appelait sur une infortune dont il n'était presque plus permis de douter, un intérêt jusque-là sans exemple. Au milieu de cette inquiétude générale, une voix se fait entendre, et paraît la voix même de la nation. La Société d'histoire naturelle s'adresse à l'Assemblée constituante; sur-le-champ, un nouveau voyage maritime est décrété, et son objet sera la recherche de La Pérouse.

Mais La Pérouse et ses compagnons ne devaient plus être rendus à leur patrie. Le lieu même de leur naufrage ne put être reconnu, comme chacun sait, dès ce premier voyage; la France ne devait être instruite que longtemps après du sort de ces hommes, dont le souvenir vivra à jamais, consacré par le malheur et la gloire.

Considéré dans ses résultats scientifiques, le *Voyage à la recherche de La Pérouse*, conduit par d'Entrecasteaux, a été l'un des plus importants de ce genre pour la navigation et la géographie. L'Académie n'a pas oublié que deux autres de ses membres, feu M. de Rossel et M. Beautems-Beaupré, en firent partie avec M. de Labillardière; et l'on conçoit combien il devait intéresser l'histoire naturelle, à une époque surtout où les productions des terres australes commençaient à peine à être connues.

L'histoire naturelle, ou, à parler plus exactement, l'histoire des êtres naturels, ne sera complète que lorsqu'elle embrassera tous ces êtres et les embrassera dans tous leurs rapports; mais pour cela il faut d'abord qu'elle parvienne jusqu'à ces êtres, il faut que les diverses parties du globe qu'ils habitent, aient été découvertes et explorées.

Et de là dérivé cette liaison nécessaire qui unit toutes les sciences entre elles : de la géométrie qui perfectionne l'astronomie; de l'astronomie qui guide la navigation; de la navigation qui livre incessamment au naturaliste de nouvelles terres et des populations encore inconnues.

Les anciens, dont la navigation fut si bornée, n'eurent qu'une histoire naturelle non moins restreinte; et, de nos jours, le champ de cette dernière science ne s'est si fort agrandi que grâce à ces voyages lointains et périlleux, pro-

voqués par le seul esprit de recherche et de découverte, et qui ont répandu sur notre âge un éclat nouveau.

Ce génie même de la grande navigation et des découvertes lointaines est un caractère des temps modernes. Dès que les Portugais eurent franchi le Cap; dès que Colomb eut découvert un nouveau monde, l'imagination des hommes ne mit plus de frein à leurs espérances; la passion de la gloire dut tout oser: l'homme et le monde étaient, pour ainsi dire, en présence, et l'homme ne devait plus s'arrêter que le monde ne fût conquis.

On ne sait que trop comment des passions moins nobles corrompirent les premiers effets de ces grandes expéditions; mais peu à peu des idées plus pures pénétrèrent dans ces entreprises; et le tour des sciences, quoique venu tard, arriva enfin.

Déjà, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la France avait donné l'exemple de voyages scientifiques assujettis à un plan suivi. Richer avait été envoyé à Cayenne en 1672; Plumier aux Antilles en 1689; Tournefort au Levant en 1700. Plus tard, de 1735 à 1736, Bouguer, la Condamine, Godin, furent envoyés à l'équateur; Maupertuis, Clairaut, Camus, Lemonnier, près du pôle. La Caille fut envoyé au Cap en 1750.

On touchait à l'époque où l'histoire naturelle devait s'allier aux grandes expéditions maritimes. En France, dès 1767, Commerson accompagne Bougainville dans le premier voyage fait par des Français autour du monde; en Angleterre, dès 1768, Banks et Solander accompagnent Cook, voyage plus célèbre encore, devenu le modèle de tant d'autres entrepris depuis dans ces nobles vues, et la source d'une impulsion

qui ne devait plus se ralentir et qui anime aujourd'hui toutes les nations éclairées.

Le résultat de ces voyages a été immense. A ne les considérer que sous le rapport de l'histoire naturelle, seul objet qui nous occupe ici, ils ont révélé au naturaliste de nouveaux êtres, de nouvelles formes, et comme une histoire naturelle nouvelle. Ce spectacle que la découverte de l'Amérique avait donné à la science d'un monde nouveau d'espèces végétales et animales, les voyages autour du globe l'ont reproduit pour la Nouvelle-Hollande et les îles des mers du Sud; et les grandes vues de Buffon, sur les populations distinctes des deux mondes d'abord connus, ont reçu ainsi, par l'exemple d'un troisième monde (je me sers d'une expression déjà admise), d'un troisième monde qui a aussi ses êtres propres et sans analogues dans les deux autres, une sanction nouvelle et aussi frappante qu'inattendue.

Il n'est pas jusqu'à l'espèce humaine dont ces voyages n'aient éclairé, et à un point singulier, l'histoire physique, c'est-à-dire, l'étude de sa distribution sur le globe, et celle des traits caractéristiques qui la partagent en divers groupes. Ce qui a été fait en ce genre depuis Forster, depuis Bougainville, depuis Péron; ce qui résulte des derniers voyages exécutés nommément par la France depuis vingt ans; ce qu'en un mot, on peut déjà dire de général sur ce sujet, ajoute à l'histoire naturelle une branche nouvelle, et qui sûrement, dans le détail, ne demandera ni des combinaisons moins neuves de la méthode, ni moins de sagacité, de tact, de la part du naturaliste, qu'aucune des autres.

Telle est, d'une vue rapide, cette série d'accroissements que l'histoire naturelle doit à l'idée heureuse qu'ont eue quelques

hommes, les Banks, les Solander, les Commerson, les Forster, les Labillardière, les Péron, et leurs successeurs, de sortir aussi des limites des explorations connues, d'attacher le naturaliste au navigateur, de porter l'histoire naturelle dans de nouveaux mondes, et de lui faire partager tous les périls, comme toutes les gloires, de la grande navigation.

Et tandis que ces hommes parcourent les lieux les plus reculés de la surface actuelle du globe, un autre pénètre dans les couches mêmes de ce globe. Il découvre aussi de nouvelles terres, de nouveaux animaux, de nouvelles plantes. Il voit se succéder les populations et les âges. Les révolutions du globe lui montrent la marche de la nature, qui sans cesse défait, renouvelle, change, et se perpétue par ses changements; éternelle et jamais la même : tableau imposant, digne de la plume ou de Buffon qui, par le génie de la pensée, en devina plus d'un trait, ou de Cuvier qui, par le génie de la découverte, en a rassemblé tous les éléments.

Se figure-t-on à quel point tant de résultats étonnants, réunis en moins d'un demi-siècle, ont agrandi les vues de la science, et élevé les idées, je ne dis pas des naturalistes, je dis des hommes? car dès qu'une science, comme l'histoire naturelle durant cette époque, sort enfin des limites étroites des faits de détail, limites qui longtemps retiennent toute science; lorsqu'elle touche à ces phénomènes qui embrassent tous les autres et qui les dominent; lorsqu'elle parvient à ces vérités générales, faites pour frapper tous les esprits et les éclairer, son influence ne se borne plus aux hommes mêmes qui la cultivent, cette influence s'étend sur tous ceux qui pensent.

Parmi les naturalistes qui, du moins à titre de voyageurs et  
*d.*

d'explorateurs des contrées lointaines, ont contribué à ces brillants progrès, M. de Labillardière se place et s'assure un rang par des travaux qui seront durables, je veux dire par sa *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse*, et par ses *Flores de la Nouvelle-Hollande* et de la *Nouvelle-Calédonie*.

Sa *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse* a enrichi toutes les branches de l'histoire naturelle, la minéralogie, la géologie, la botanique, la zoologie, l'anthropologie, d'une foule de faits curieux.

Sa *Flore de la Nouvelle-Hollande*, publiée en 1804, est le premier ouvrage où les botanistes aient pu se faire une idée générale de la végétation singulière de cette terre; végétation dont l'étude devait inspirer, quelques années plus tard, à l'un des plus savants botanistes de notre époque, M. Robert Brown, des idées si philosophiques et si profondes.

La *Flore de la Nouvelle-Calédonie*, complément de celle de la Nouvelle-Hollande, a étendu les bases de la botanique des terres australes.

On ne doit pas oublier de rappeler ici, à l'occasion de ces deux travaux, un mot de M. Banks, aussi noble que délicat, et déjà cité, dans l'Éloge même de Banks, par M. Cuvier.

Lorsque l'escadre française, après tant et de si périlleuses recherches, après avoir perdu son chef, le contre-amiral d'Entrecasteaux, aborda enfin à l'île de Java, elle fut déclarée prisonnière de guerre dès son arrivée dans cette île; M. de Labillardière fut dépouillé de ses collections, et ces collections transportées en Angleterre. Banks s'empressa de les lui faire rendre, et les lui renvoya sans même les avoir regardées : « Il



« aurait craint, disait-il, d'enlever une seule idée botanique  
« à un homme qui était allé les conquérir au péril de sa vie. »

M. de Labillardière ne s'est pas borné, d'ailleurs, aux plantes de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Calédonie. Il décrit ou indique, dans la *Relation de son voyage*, toutes celles qu'il a pu recueillir dans toutes les îles qu'il a visitées. Et, constamment guidé par des vues d'utilité publique, on le voit s'attachant partout, durant ce voyage, à rechercher, avec le plus grand soin, celles de ces plantes qu'il pouvait être utile de conserver et de propager.

C'est ainsi que nos colonies d'Amérique lui doivent *l'arbre à pain*, rapporté par lui des îles des Amis; et que la France lui deyra le *lin de la Nouvelle-Zélande*, ou *phormium tenax*, dont les filaments, d'après ses expériences mêmes, sont presque de moitié plus forts et plus extensibles que ceux du chanvre; acquisition vraiment utile, et dont il est à regretter que l'on n'ait point tiré encore tout le parti possible.

De tous les ouvrages de M. de Labillardière, celui qui, par son objet, devait inspirer et a inspiré en effet l'intérêt le plus général, est sa *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse*. La manière de l'auteur, dans cet ouvrage, n'est ni celle de Bougainville, peignant de couleurs si vives les mœurs et le caractère des peuples d'O-Taïti; ni celle de Péron, signalant, d'une vue si haute, ce beau système de colonisation des terres australes, grand spectacle donné par l'Angleterre aux nations modernes, et donné jusqu'ici, pour la plupart d'entre elles, en pure perte.

Le style de M. de Labillardière est naturel, simple, facile; son ton est celui de l'observateur; peu d'ouvrages du même genre renferment plus de faits que le sien; et si, dans l'indi-

cation rapide de tant de choses, l'auteur a rarement le temps d'approfondir un sujet donné, c'est qu'il semble surtout s'être proposé pour but de ne rien omettre.

La *Flore de la Nouvelle-Calédonie* n'a été terminée qu'en 1825. Ainsi, tout ce long temps qui s'était écoulé depuis son voyage, M. de Labillardière l'avait employé à s'occuper presque uniquement de ce voyage, et particulièrement de l'étude des plantes qu'il en avait rapportées. Il s'était fait, de cette étude, comme une sorte de domaine dont il n'aimait guère à sortir, et dont il n'est sorti, en effet, que pour quelques mémoires particuliers, travaux de détail, mais où se montre un esprit ingénieux et observateur.

Le trait dominant du caractère de M. de Labillardière était le goût ou plutôt la passion de l'indépendance. Pour être plus libre, il vivait seul; il s'était arrangé pour que tout, dans sa vie, ne dépendît que de lui, son temps, sa fortune, ses occupations: ami sincère, mais d'une amitié circonspecte et toujours prompte à s'effaroucher à la moindre apparence de sujétion.

M. de Labillardière est mort le 8 janvier 1834.

En rapprochant sa vie de celle de M. Desfontaines, et de celle de cet autre botaniste illustre que nous venons de perdre, M. Laurent de Jussieu, on rapproche trois hommes qui, par leurs travaux, peuvent caractériser à eux seuls l'époque à laquelle ils ont appartenu.

On voit, dans M. de Jussieu, un des fondateurs des méthodes naturelles, progrès principal de l'époque et base de tous les autres; dans M. Desfontaines, l'homme qui, le premier, s'est occupé de rapporter les caractères extérieurs des plantes à leur structure interne, ou les classifications à l'anatomie; dans

M. de Labillardière, l'un des premiers naturalistes qui nous aient fait connaître ces végétaux singuliers des terres australes qui, soit pour l'anatomie, soit pour les classifications, ont tant ajouté aux combinaisons de la botanique ; et certes, il est permis de regarder comme une époque mémorable de la science, celle qui se caractérise par de tels travaux et par de tels hommes.



## LISTE DES OUVRAGES DE M. DE LABILLARDIÈRE.

---

*Relation du voyage à la recherche de LA PÉROUSE, fait par ordre de l'Assemblée constituante pendant les années 1791, 1792, et pendant la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> année de la République française, 2 vol. in-4°. Paris, 1800 (imprimé également en 2 vol. in-8°. Paris, 1800), et atlas in-f°. Mélanges d'histoire naturelle et observations faites dans un voyage au Levant en 1787 et 1788. Ann. du Mus., vol. XVIII. 1812.*

---

*Note sur les mœurs des Bourdons. Mém. du Mus., vol. I. 1815.*  
*Mémoire sur le moyen employé par les Rainettes, pour s'élever le long des corps même les plus lisses. Mém. Acad. des sc., vol. II. 1819.*

---

*Description de l'Hellenium quadridentatum (Hellenium à quatre dents). Actes de la Soc. d'hist. nat. Paris, in-fol. 1792.*  
*Mémoire sur un nouveau genre de la famille des Palmiers (l'Areng à sucre). Mém. de l'Inst., vol. IV. 1803.*  
*Mémoire sur deux espèces de Litchi (Euphoria), cultivées dans les Moluques. Mém. Inst. sc. math. et phys. (Sav. étrang.) vol. I. 1806.*  
*Mémoire sur la force du lin de la Nouvelle-Zélande (Phormium tenax), comparée à celle des filaments du lin, du chanvre, de l'aloès-pitte et de la soie. Ann. du Mus., vol. II. 1803.*  
*Mémoire sur le genre Candollea. Ann. du Mus., vol. VI et VII. 1805 et 1806.*  
*Mémoire sur le Cocotier des Maldives (Lodoïcea Sechellarum). Ann. id., vol. IX. 1807.*  
*Mémoire sur un nouveau genre de Palmier (Ptychosperma). Mém. de l'Inst., vol. IX. 1809.*  
*Mémoire sur le Palmier Nipa. Mém. du Mus., vol. V. 1819.*

---

*Icones plantarum Syriæ rariorum, descriptionibus et observationibus illustratæ.* Decades quinque : Decas prima et secunda, 1791. Decas tertia, 1809. Decas quarta et quinta, 1812. 1 vol. in-4°. Lutetiæ Parisiorum, 50 tab. 1791-1812.

*Novæ Hollandiæ Plantarum specimen* (265 tab.), 2 vol. in-4°. Parisiis, 1804-1806.

*Sertum Austro-Caledonicum*, 80 tab., 2 part., 1 vol. in-4°. Parisiis, 1824-1825.